

Ariane Le Fort



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Josine CANCELIER

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Ariane Le Fort a écrit quatre brefs romans dont les sujets sont d'une apparente simplicité : relations de couple, maternité, rupture amoureuse, jalousie, sentiments mélangés lors d'une nouvelle rencontre, relations ambiguës avec les enfants du nouveau compagnon.

Situations courantes mais vécues, ressenties dans la complexité de notre vie quotidienne, actuelle.

Les personnages sont jeunes, et l'auteur analyse avec subtilité leur recherche de l'autre, d'eux-mêmes.

Mais le corps est là aussi, séduisant ou pas, avec ses manifestations physiques inattendues et parfois douloureuses, embarrassantes ou même encombrantes.

La forme souvent dialoguée est brève, précise et en constante évolution.

Biographie

Ariane Le Fort a la double nationalité belge et suisse.

Elle a 42 ans et vit à Bruxelles.

Journaliste de formation, elle a exercé différentes professions : animatrice d'école de devoirs, bibliothécaire, libraire, journaliste.

Elle a deux enfants.

Elle lit beaucoup; ses auteurs préférés sont Albert Cohen (***Belle du Seigneur***), Edith Wharton, Barbara Kingslover, Henry Roth, Molly Keane.

Bibliographie

Romans

- ***L'eau froide efface les rêves***, Régine Deforges, Paris, 1989.
- ***Comment font les autres?***, Le Seuil, Paris, 1994.
- ***Rassurez-vous, tout le monde a peur***, Le Seuil, Paris, 1999.
- ***Beau-fils***, Le Seuil, Paris, 2003.
- ***La Madone des plaines de jeu***, Le Grand Miroir, Bruxelles, 2003.
(Cette œuvre est parue sous forme de feuilleton dans *La Tribune de Bruxelles*, supplément du journal *La Libre Belgique*, en mars et avril 2003).

Choix de textes

Et puis soudain Marie se relève, elle s'approche du miroir donc de moi, elle m'enserme de ses deux bras par-derrière et colle une joue mouillée contre ma joue à moi. Elle a pleuré alors, mais sans bruit et sans mouvements d'épaules. Elle contemple nos deux visages, le sien meurtri et rougi par les pleurs, le mien comme libéré.

— *Pourquoi me dis-tu ça, Martin? Il n'y a pas de raison...*

Pas de raison... Elle est là, tout entière devant moi, mouillée et têtue, perdue et éperdue d'amour pour elle, maussade, incontrôlable, impossible de savoir si la minute d'après elle rira aux larmes ou s'éclatera la tête contre un mur...

— *Marie, tu me crèves, je n'y crois plus. Je voudrais voir des gens normaux. Pour changer...*

J'ai envie de sortir de la pièce et de ne plus jamais la voir, mais elle est si hébétée, si misérable et si demandeuse que j'hésite, je ne sors pas tout de suite. Elle se colle à nouveau au mur, elle a mal pour deux, moi je ne sens plus rien sinon un vague remords qui va en s'amplifiant.

C'est ce qui me décide à me lever. Elle crie alors, et sursaute comme si je l'avais mordue :

— *Où vas-tu? Il faut qu'on parle, que tu m'expliques, que tu me dises ce que j'ai fait de travers, Martin. Je suis fatiguée ces temps-ci, c'est vrai que je ne suis pas normale depuis quelques jours, mais... Martin...*

Mon nom s'est transformé en une longue plainte, je l'embrasse en lui murmurant, très lâche :

— *On parlera demain, Marie. Demain, tu iras mieux.*

Je fais les deux pas qui me séparent de la porte et elle triture ses mains, son nez, sa bouche, elle se contorsionne, elle tremble, on pourrait croire qu'elle est folle à enfermer dans ces instants-là, et sa voix d'oiseau qui continue, qui continue à grimper vers des sommets apparemment inaccessibles...

— *Martin, Martin... Viens, Martin...*

Elle renifle, elle pleure, je ferme la porte derrière moi. Comment vais-je faire pour ne plus y penser ?

Il fallait que je me libère. Ora en était la preuve vivante. Elle n'était pas au bar, elle m'attendait à la sortie du théâtre, comme si j'avais le visage qu'elle cherchait ; elle tenait une cigarette allumée dans la main droite.

(L'eau froide efface les rêves, pp. 17-19.)

* * *

Chaque fois qu'une peur disparaissait, elle achetait une paire de chaussures. Elles les a rangées l'une après l'autre dans le placard à balais, dans un ordre très précis, comme on range des crayons de couleur dans leur boîte : les brunes d'abord, puis les rouges, les oranges, les jaunes, les vertes... Je ne sais plus. Elle en a bientôt possédé une trentaine et moi, stupidement, je me suis senti important, parce que j'étais seul capable de l'apaiser. Elle était drôle d'ailleurs, dans ces moments-là, elle se moquait d'elle-même, elle disait qu'elle avait besoin de se faire peur et qu'elle avait une santé de fer même si, au fond d'elle-même elle était sûre qu'elle devait mourir jeune. Et moi je riais de mes frayeurs, de la boule qu'elle avait sous le bras, de son mal au ventre, de ses vertèbres déplacées, de son souffle trop court, de ses seins inégaux. J'adorais quand elle achetait des chaussures.

(L'eau froide efface les rêves, p. 35.)



Il habitait au dernier étage d'une tour moderne en périphérie de la ville, juste en face de l'hôpital universitaire. Le hall était dallé de marbre, les murs tapissés de feutre brun. Ça ne ressemblait en rien aux endroits qu'elle fréquentait d'ordinaire. Elle a pressé le bouton pour appeler l'ascenseur. Une fois dans la cage elle a plongé vers le miroir en souriant, en grimaçant, de face, de profil, empoignant ses cheveux des deux mains pour les emmêler un peu plus, leur donner du volume, rétrécir son visage un petit peu. Elle est sortie de la cabine au onzième étage, en se demandant où elle allait tomber, ce qu'elle allait trouver.

Ruben n'a d'abord rien dit. Il gardait une main sur la poignée de la porte, il avait la tête penchée sur le côté pour la regarder s'approcher. Il portait un pantalon clair, une chemise à carreaux, une cravate grise unie. Et sa tête d'oiseau de proie. En s'avançant vers lui, elle a réprimé un rire, en pensant : je t'aime Ruben, c'est décidé, impossible de se lasser d'un visage comme le tien, chaque jour de ma vie je retrouverai ces traits-là, cette bouche inacceptable, elle est trop grande ta bouche, non ? Je veux que rien ne change, rien, rien, rien...

Elle s'est mise sur la pointe des pieds, l'a embrassé comme ça, sans se tenir à rien, ni à lui ni aux murs, juste à la pointe de ses chaussures, et puis elle est entrée, comme un rat imprudent.

(Comment font les autres?, pp. 45-46.)

* * *

La lumière est belle à cette heure-ci. Une lumière de fin de saison, douce, pas blessante du tout, trop orange déjà pour aveugler. Pierre est assis sur une vieille chaise en bois qui geint dès qu'il fait un mouvement, alors il essaie l'immobilité. L'hôtel est derrière lui, une jolie maison en brique rouge un peu sale, flanquée de deux minces tourelles à chaque extrémité. Juste devant lui un petit mur de pierre semble courir jusqu'au bout du village, et puis au-delà du mur c'est la mer et, quoique le spectacle en soit simple et par trop évident, il est impossible de la quitter

des yeux. Parce qu'elle est limpide et que la douceur de la lumière se reflète en elle.

(Comment font les autres?, p. 96.)



Ils sont tous là debout autour du lit. Six ou sept étudiants et le chef de service. Ma chemise de nuit est relevée sur mon gros ventre tendu. Ils sont plus gênés que moi. Je les regarde tour à tour, ils ont mon âge, à peu de chose près. Ils ne savent pas quelle contenance prendre, alors parfois il y en a un qui me sourit. Une fille, blonde et boulotte, me fait des petits signes de la tête qui me plaisent bien. Je me demande s'ils écoutent ce que le médecin dit. Moi, je n'en perds pas une miette, peut-être cet homme sévère va-t-il m'apprendre quelque chose :

— Il s'agit d'un syndrome assez rare appelé syndrome Stevens-Johnson dont les symptômes ici sont particulièrement impressionnants...

Là, le médecin me sourit, comme s'il voulait me féliciter, et, d'un index décidé, il montre les parties de mon corps atteintes par le syndrome, de la même façon qu'il indiquerait sur une carte d'Europe les principaux cours d'eau. « Voyez, les muqueuses sont touchées et le corps tout entier... » Là, il s'interrompt tout à coup, le doigt en l'air, parce que mon ventre a tressauté. « Oh! Vous avez vu? »

Bien sûr... J'ai vu, j'ai senti un bond léger, un autre, une bosse à gauche, qui disparaît, réapparaît. Mon ventre ondule, frétille, on ne voit plus que ça, on a tous envie de rire mais personne n'ose, il y a quelque chose d'infiniment dérangeant dans ce mouvement si souple sous la peau abimée... Alors le médecin reprend, d'une voix toutefois moins affirmée :

— Ce qui frappe, dans ce cas-ci, c'est la force avec laquelle la maladie s'exprime...

Les étudiants ont tous tourné la tête en même temps vers la porte qui vient de s'ouvrir. Je ne vois rien, moi, avec ce rideau qui bouche tout.

— *Vous permettez un instant? Ce ne sera plus très long...*

Le personnage invisible a refermé la porte sans demander son reste. C'était Simon, probablement. Allez, on se dépêche, on résume. Ces histoires de syndrome n'ont aucun intérêt. Vous n'avez pas idée comme j'ai envie de voir Simon. C'est peut-être bizarre mais c'est comme ça.

— *Les causes de cette allergie sont multiples... Elles peuvent être dues à la prise d'un médicament, ou à une infection antérieure... On découvre rarement la cause exacte... On va bien sûr pratiquer tous les examens nécessaires...*

Je ne l'écoute plus. Moi, j'ai ma petite idée, mais si je la lui souffle, il réprimera peut-être un sourire ironique et il me dira que ce genre de choses n'existe pas. C'est tellement simple, pourtant, ça me semble élémentaire. Je n'ai pas pris de médicament depuis des années, je ne tombe jamais malade. Alors d'où peut bien venir cette éruption insensée, sinon de la trouille qui me tord le ventre depuis des semaines, depuis des mois, et qui s'exprime enfin, qui s'échappe par toutes les ouvertures? Vous avez vu Janine? Ma petite voisine qui ressemble à une belette? Vous avez vu son corps tout sec, tout gris, sans chair? Son corps à elle, il est miné par le manque d'amour, c'est aussi visible que le nez au milieu de la figure.

Je ne le dis pas, bien entendu, c'est inutile, je n'ai pas de preuves et puis ça leur paraîtra si bête... Peu importe. Le médecin discours encore un moment, puis ils quittent la chambre l'un derrière l'autre en procession serrée, mains dans les poches de leur blouse blanche. Des preuves, ils n'en ont pas non plus et ils n'en trouveront pas, ni dans mon sang, ni dans mon pus, ni dans mon urine, ni dans ma peau qu'ils découperont peut-être, je leur souhaite bien du plaisir.

(Rassurez-vous, tout le monde a peur, pp. 19-21.)

Quand il a plongé sur moi, j'ai cru que j'allais hurler, mais le poids du ventre a tout bloqué net, il me coupait la respiration. C'était un ventre ferme, énorme impudique au possible, et il s'est soudain passé une chose étonnante : j'ai senti que mon propre corps s'excitait sous son poids et me devenait infidèle, à moi... Oui, c'était exactement ça, mon corps me faisait faux bond et décidait de s'accorder du bon temps, ému par la puissance de cet homme. Sans prêter la moindre attention à ce que je pouvais penser. Moi, la gâche-métier, la rabat-joie. Au diable l'austérité! Il est interdit d'interdire! Simon se glissait tout entier vers mon sexe qui, aurait-on dit, n'attendait rien d'autre de cet homme débordant de curiosité, d'un appétit manifeste. Appétit contagieux puisque, dépossédée de moi-même, j'ouvrais les jambes sans me faire prier, bien au contraire... Prenais la tête de Simon dans mes mains pour l'enfoncer entre mes cuisses. Et acceptais cette bouche, cette langue, cette voracité, tout ce qui était bon à prendre, avec un de ces plaisirs... Inimaginable... Preuve peut-être que je n'étais pas cette petite bonne femme désespérément froide, fière d'avoir jusqu'à présent tenu mon corps tapi comme un chien résigné sous une table, endormi, vaincu, sage...

Avec le recul, ce souvenir me donne plutôt envie de rire.

(Rassurez-vous, tout le monde a peur, pp. 32-33.)

* * *

Qu'est-ce qu'il pouvait ressembler à Simon, Raphaël... Ahurissant. Même embonpoint même harmonie dans le visage, même apparente douceur. Mêmes yeux bruns et profonds, même dynamique du corps. Ces deux-là étaient gros mais fermes, capables de courir partout en s'épuisant moins que moi. Simon en réduction. La seule chose, apparemment, que Raphaël tenait de sa mère, c'était une tignasse rousse très épaisse qui semblait impossible à discipliner. Il n'essayait d'ailleurs pas.

La première fois qu'il m'a vue, il m'a regardée avec une immense curiosité, sans rien dire, pendant un long moment. Il ne se souvenait pas,

bien sûr, de ma présence sur cette terrasse quelques semaines plus tôt, trop occupé qu'il était à savourer sa pêche Melba ou Dieu sait quoi.

Il tenait dans la main une tartine au fromage qui finissait par prendre l'empreinte de ses doigts. J'aurais voulu parler pour qu'il arrête de me regarder comme ça, mais moi non plus je ne trouvais rien à dire, à part un «bonjour, Raphaël» auquel il n'a pas répondu. Puis il s'est détourné de moi, il a posé sa tartine sur la table et il a quitté la pièce pour rejoindre son père, qui se trouvait dans son bureau à l'étage au-dessus. Curieux début. L'enfant était là pour toute la durée du mois de juillet, ça promettait. Je me suis assise près de la tartine entamée, je les ai détestés pendant quelques minutes, Simon et ce gamin de huit ans, puis j'ai fini par manger la tartine et ça m'a consolée un peu.

Alors je suis montée à sa suite en me faisant croire que j'allais aux toilettes, j'avais simplement envie de les entendre. Je n'ai fait aucun bruit dans l'escalier. C'était Raphaël qui parlait, derrière la porte entrouverte :

— Elle ressemble à M^{me} Halleux, en plus maigre...

Quelle voix dépitée il avait ! Je ne connaissais pas M^{me} Halleux, son institutrice peut-être. C'est vrai que je n'avais rien d'exotique, je n'étais pas du genre à me planter des fleurs dans les cheveux, elles n'auraient de toute façon jamais tenu. Simon est parti d'un grand rire :

— Je n'y avais pas pensé, mais tu as raison. En plus maigre.

— Elle va vivre avec nous ?

— Je l'aime beaucoup, tu sais...

Oh ! attraper au vol une phrase comme celle-là ! J'ai frémi, et puis le petit a dit, de la même voix que son père, apaisée, consentante :

— D'accord...

J'ai glissé vers les toilettes sans faire le moindre bruit.

Moi aussi j'aimais beaucoup Simon, il était tout l'opposé de moi, un bulldozer, une bourrasque, un terrien heureux de vivre, j'avais le sentiment qu'il me donnait du courage.

(Rassurez-vous, tout le monde a peur, pp. 42-43.)



Le snack où je travaillais ressemblait à une vieille serre abandonnée au milieu de la campagne. Des dizaines d'arrosoirs en fer-blanc étaient pendus à une verrière qui donnait l'impression d'avoir vécu alors qu'elle était flambant neuve, Louis avait garni les murs de cannisses auxquelles il avait accroché des râteaux et des roues de charrue, et les sets de table étaient en paille tressée. Les premiers jours j'avais trouvé cet endroit infiniment ridicule, et puis voilà, on s'habitue.

Quand Éva est entrée, j'étais occupée à couper la salade en lamelles, avec autant de foi qu'il est permis d'en montrer pour les futilités. Elle a serré les pans de son gilet contre elle, c'est un geste qu'elle faisait chaque matin après avoir poussé la porte, comme un besoin de se rassembler, de se donner du courage, puis elle s'est approchée de moi, de sa démarche lente, ondulante, en regardant autour d'elle, le décor semblait la surprendre chaque fois. Elle avait un visage étonnant, le front très haut, la bouche charnue, le nez busqué, les yeux très sombres enfouis dans leurs orbites. On aurait dit qu'elle avait subi le même sort que les bébés mayas destinés à être rois, que son crâne avait été enserré dans un étai pour allonger sa tête, donner à son front une allure plus altière. Je la trouvais magnifique et, quand je la voyais faire irruption comme ça, indolente et légèrement surprise, les bras serrés autour de la taille, elle me faisait toujours un curieux effet, comme si elle était égarée et s'en apercevait seulement, ne comprenant pas comment elle avait pu se tromper de vie à ce point-là.

(Beau-fils, pp. 21-22.)

Lecture

La naissance des sentiments

Ariane Le Fort décrit le début et parfois la fin d'une relation amoureuse, avec ses découvertes, ses doutes, ses lâchetés et ses peurs. C'est *la surprise de l'amour* comme le dit Marivaux.

Dans *L'eau froide efface les rêves*, le narrateur tombe amoureux d'Ora, mais hésite à rompre avec Marie qui s'accroche à lui; cette dernière est très émouvante, et le seul personnage vraiment tragique dans les quatre romans.

Estelle, dans *Comment font les autres?* doute de l'avenir de sa relation quand elle tombe amoureuse de Ruben, plus âgé qu'elle, séducteur habile en caresses, et sincèrement attaché à elle, pourtant.

Interrogation à propos de soi, de l'autre, incertitude face au temps qui passe, et aussi à l'égard de l'enfant du compagnon qui rend les relations plus complexes dans les deux derniers romans.

Dans *Rassurez-vous, tout le monde a peur*, Camille attend un enfant de Simon, qui est aussi le père de Raphaël, né d'une liaison précédente.

Peur de l'inconnu : sa grossesse, la nouveauté de sa relation passionnée avec Simon et peut-être aussi crainte des réactions du jeune fils de Simon.

Mais la joie, et même le bonheur, apparaissent aussi dans les passages érotiques forts, directs, parfois drôles de ce livre.

Dans *Beau-fils*, le désir physique de Lili vis-à-vis de Matthias, le fils adolescent de son ex-compagnon, n'apparaît que peu à peu, car Lili croit d'abord éprouver des sentiments maternels pour ce garçon qu'elle connaît depuis pas mal d'années, mais qui est devenu un jeune homme.

Mais la séparation d'avec Marien, le père de Matthias, fera naître un sentiment plus violent, plus passionné chez elle.

D'autres personnages adultes – amie, compagne de chambre à la clinique, professeur de danse – enrichissent la trame romanesque et apportent perspectives et sentiments nouveaux, comme la jalousie ou le manque d'amour.

Les femmes et les hommes

À une époque où l'image, la séduction physique et la réussite sociale sont si importantes, on ne trouve pas de ces stéréotypes (beauté adolescente sans défaut, superman ou woman) chez Ariane Le Fort.

Avec une grande sincérité, elle met en scène des femmes peu sûres d'elles, à cause de leurs imperfections physiques.

Estelle se trouve trop ronde : «Ça va durer toujours, ces hésitations-là, cette envie que j'ai qu'on m'aime alors que si je m'écoutais je creuserais un trou pour m'enfoncer en terre, mon corps me fait horreur.»

Certaines manifestations physiques sont à leur tour l'expression d'un malaise moral. Ainsi par exemple, le corps de Camille se couvre de pustules. Simple allergie? Non, c'est la vie intérieure, l'inquiétude qui affleure.

Les personnages masculins sont apparemment plus détachés, plus sûrs d'eux, peu préoccupés de leur embonpoint, par exemple. «Moi aussi j'aimais beaucoup Simon, il était tout l'opposé de moi, un bulldozer, une bourrasque, un terrien heureux de vivre, j'avais le sentiment qu'il me donnait du courage» dit Camille.

Cette différence psychologique crée une distance entre les hommes et les femmes mais leur permet aussi à certains moments de se compléter et d'être heureux.

Équilibre

Le désir, la passion, la peur : sujets graves mais tempérés par l'humour et une ironie légère.

La capacité de s'exprimer par la parole ou le corps sauve les personnages de la solitude ou de l'incompréhension totales.

Quant au lecteur, à la lectrice, ils sont émus par la joie de vivre et même la sérénité qui se dégagent de cette œuvre.

Josine CANCELIER

* * * * *